

L'ALINÉA

LE BULLETIN DE L'ASSOCIATION DES
AUTEURES ET AUTEURS DE L'ESTRIE

ÉTÉ 2014

Le mot du Président.....	1
«Mes» Correspondances 2014.....	2
Correspondances 2014.....	3
Des nouvelles de Sors de ta bulle!.....	4
Nos membres rayonnent.....	5
La littérature pour l'enfance et la jeunesse.....	6
La grande entrevue... avec Yvette Francoli.....	9
« Chut, je lis ».....	17
Des nouvelles de nos membres.....	18
Critique de livre.....	21

Édition : Christiane Lahaie

Mise en page : Petronella van Dijk

Collaborateurs :

Denise Bilodeau, Ginette Bureau, Pierrette Denault,
Georges Desmeules, Nicole Fontaine, Yvette Francoli,
Michel Gosselin, Serge Malouin, Denise Neveu,
Suzanne Pouliot, Martine Théberge.

Le mot du Président

Michel Gosselin

Chères et chers membres,

J'espère que vous passez un agréable été. Je profite de cette tribune pour vous informer des dernières nouvelles concernant notre association.

Tout d'abord, la subvention, volet fonctionnement, que nous avons sollicitée auprès du Conseil des arts et des lettres du Québec (CALQ) nous a été refusée. Cette réponse, qui n'était pas une surprise vu l'état des finances publiques, ne nous empêchera toutefois pas de poursuivre nos activités.

Un deuxième *Concours d'écriture des arrondissements* a été lancé au début de septembre ; cette fois, il s'agit de s'inspirer d'un personnage historique qui a laissé sa marque dans l'arrondissement ou ailleurs.

Comme je vous l'annonçais dans *l'Alinéa* de l'hiver dernier, *Lis ta rature* revient encore cette année. Le premier spectacle, intitulé « Retour à la terre », aura lieu le jeudi 9 octobre. Toujours animée avec fougue par David Goudreault, la saison 2014-2015 se concentrera à la Galerie ArtFocus.

Venez donc y assister en grand nombre car, en plus de réunir des auteures et auteurs d'ici, LTR recevra de la visite rare au cours de l'automne et de l'hiver, dont Kim Thuy et Jorane !

De plus, du 16 au 19 octobre nous serons au Salon du livre de l'Estrie. N'oubliez pas le lancement collectif suivi de la remise des prix Alfred-DesRochers et Alphonse-Desjardins, le vendredi 17.

Enfin, dans le cadre de notre partenariat avec l'Association des auteurs et auteures de l'Outaouais, (AAAO), l'AAAE recevra un de leurs écrivains au Salon du livre de l'Estrie. Le dimanche 19 octobre, il y aura un brunch littéraire à la Maison bleue où notre invité nous entretiendra de ses œuvres, de celles des auteurs/es de l'Outaouais et de l'entente que l'AAAO a prise avec le Service du livre luxembourgeois en Belgique.

Sur ce, je vous souhaite un automne serein et coloré.

«Mes» Correspondances 2014

Denise Neveu

« Mes » Correspondances 2014 s'ouvrent par ma rencontre, à la réunion des bénévoles, avec une inconnue qui me parle avec enthousiasme de son amour de la nature, de sa maison et de son jardin. Mais elle s'assombrit en me confiant qu'une fois ses enfants partis, la

solitude est devenue son animal de compagnie. J'ai oublié son nom, mais je ne l'ai pas oubliée, elle. Sans doute parce qu'en quelque façon sa solitude rejoignait la mienne, cette femme est entrée en moi par la grande porte de l'empathie.

Premier rassemblement au *Parc du temps qui passe* né en l'an 2000, alors que ce village ne m'avait pas encore adoptée. Est-ce du fait d'avoir déjà coordonné le Concours des écoles ? J'ai le motton en entendant Michèle Plomer lire les lettres des cinq jeunes lauréat(e)s du Val-de-Grâce.

Avant de quitter les lieux, j'ose sortir de ma réserve habituelle et dire à Michael Delisle combien j'aime ses livres.

Deuxième journée, d'une luminosité idyllique. J'ai rendez-vous avec cinq écrivain(e)s passionné(e)s dans deux cafés littéraires menés avec brio par Danielle Laurin et Jean Fugère.

Il faut féliciter le responsable de la programmation, Bruno Lemieux, de veiller au professionnalisme de ses animateurs et animatrices. En repensant à l'embarras causé par le titre du café littéraire *L'âme en scène...* je me demande pourquoi un animateur et ses invitées se sont passé le mot âme de main à main comme une patate chaude. De nos jours, ce vocable a-t-il donc si mauvaise réputation ? Le lendemain midi, je m'éclipse de la table d'accueil du Portage des mots pour rejoindre, en plein boisé, la Place Hélène-Dorion. Pendant que les poèmes de Pierre Nepveu apposent le sceau du sacré sur les grandes et petites choses de la vie, je me sens étroitement unie à tous ces gens emportés par le souffle de la poésie, loin du fracas et du tumulte journaliers. En soirée, le fabuleux musicien et parolier Émile Proulx-Cloutier me fait rire (ça tombe pile, j'en ai envie) et me fait

pleurer (ça adonne bien, j'en ai besoin). Je ne m'ennuie pas une seconde du « Euchariste Moisan » de Denys Arcand qui m'a fait bayer aux corneilles la veille.

Dimanche p.m., dernière table ronde fort instructive animée de main de maître par Marie-Andrée Lamontagne, puis direction bibliothèque où le poète et romancier Carle Coppens présente quelques spécimens de son expo *Le voleur de titres*. Ses échafaudages de livres qui créent d'étonnants aphorismes ou des poèmes inédits m'emballent... mais je retourne vite au Cabaret Eastman pour la remise des prix aux lauréat(e)s du concours de l'Interlettre, digne successeur de la Poste restante dont j'ai déjà eu la charge. Re-motton durant la lecture des quatre textes bien tournés, forts en contenu et si attendrissants.

C'est un festival moderne et en santé, à mon avis, qui sait choyer les gens de métier tout en récompensant ces écrivain(e)s dans l'âme et en récoltant près de 1,300 lettres signées par d'anonymes épistoliers et épistolières dans les chambres et jardins aménagés à cet effet.

J'oubliais... En marge de l'événement officiel, le hasard m'aura menée vers neuf ami(e)s Facebook et autant d'ex-participantes à mes ateliers d'écriture. C'est ainsi. En plus d'enrichir ma vision du monde et de nourrir mon imaginaire, la 12^e édition des Correspondances m'a fait renouer avec mon clan. J'espère que ma belle inconnue, que je n'ai pas revue depuis la réunion des bénévoles, y aura rencontré autant de chaleur humaine que moi.

Les membres du CA de l'AACE

Président : Michel Gosselin

Vice-Président par intérim : François Landry

Trésorière : Christiane Lahaie

Secrétaire : Marie Beaulé

Conseillers : Jonathan Goyette, Bruno Laliberté, Aude Vidal-Lessard

Correspondances 2014

autres sons de cloche...

Mon coup de cœur

Authentique jusqu'à l'impudeur, Michaël Delisle m'a fait sortir du chapiteau en courant pour acheter *Le feu de mon père*. Il écrit pour se comprendre. Dans le seul but de s'accueillir lui-même comme personne, il raconte son père absolument fou. Après plusieurs années, il a dépassé la haine, il a rompu définitivement avec sa famille, se sent libre de se dire.

En rentrant chez moi, j'ai lu des passages de son histoire à mon chum. J'étais complètement happée par le travail sur la langue dans un discours aussi nu, d'une intensité à couper le souffle.

Ginette Bureau

Écrire des vraies lettres

Bénévole au *Parc du Temps qui passe*, je revois y déambuler une petite famille venue pique-niquer... et écrire. Ils sont six, y compris un grand-maman. Les deux jeunes garçons de 8 ou 10 ans manient le stylo passeport et refont le plein de papier et d'enveloppes durant une bonne heure. Quelle scène touchante de les voir fièrement déposer leurs précieuses missives dans la boîte aux lettres des Correspondances sous le regard complice des parents... Qui sait si dans 10 ou 15 ans, l'un d'eux ne prendra pas place sur la scène de la Terrasse Québecor, comme écrivain invité à présenter son premier roman?

Denise Bilodeau

Lire autrement

On croit tout connaître d'un auteur en le lisant; on fait pareil en l'entendant se livrer en entrevue. Mais le télescopage lecture/entrevue ajoute une lumière neuve qui nous permet de le lire autrement. C'est chaque fois ce que je ressens lorsque, une fois Les Correspondances terminées, je retourne à l'œuvre d'un auteur entendu pendant ce festival des lettres. Je rentre d'Eastman, je m'empresse de replonger dans Élise Turcotte, Michael Delisle, Évelyne de la Chenelière, Anaïs Barbeau-Lavalette et bien d'autres.

Soudain, leur voix n'a plus la même tessiture.

Pierrette Denault

Deux femmes en or

Pas celles du film éponyme de Claude Fournier (1970). Non. Celle, d'une part, qui signait en 2011 ce roman hors normes qu'est *La concordance des temps* : oui, **Évelyne de la Chenelière**, dramaturge prolifique (une vingtaine de pièces en une quinzaine d'années). Et d'autre part, **Anaïs Barbeau-Lavalette**, écrivaine et cinéaste aux multiples talents. Toutes les deux adorent leur homme, leurs enfants et même les corvées domestiques comme source d'inspiration ! Toutes les deux se sentent parfaitement libres, aiment les nouveaux défis et se disent douées pour le bonheur. Deux femmes en or aussi féministes que féminines.

Nicole Fontaine

Des nouvelles de Sors de ta bulle !

Le coup d'envoi pour une autre année chargée pour le grand concours littéraire est donné ! Le mot circule dans les écoles et les écrivains en herbe frétilent déjà à l'idée de suivre les traces de tous les grands gagnants. L'équipe a hâte de s'y remettre et, cette année encore, un parrain d'honneur exceptionnel se joindra à elle : l'auteur Robert Lalonde.

En juin dernier, les jumelles Audrey et Chloé Couture, de l'école internationale Du Phare, ont raflé le grand prix lors de la soirée de clôture. À cette occasion, cinq auteurs ont reçu leur carte de membre de l'AAAE (remerciements à l'Association). Leur œuvre sera la 10^e à paraître dans la collection « Sors de ta bulle ».

Le travail éditorial, sous la supervision de Camille Deslauriers, va bon train, et nous aurons droit, aux dires de ceux qui ont lu le

manuscrit, à quelque chose de renversant ! Lancement au printemps 2015.

Le 10^e anniversaire du concours fera l'objet d'une soirée toute spéciale dont les détails seront à dévoiler plus tard dans l'année. Ce sera le moment de rendre hommage aux artisans du concours depuis les débuts et de voir ce qu'ont pu devenir les jeunes au grand talent qui ont fait le succès du concours dès les premières éditions, en plus de célébrer la relève littéraire en région.

L'équipe de Sors de ta bulle est toujours à la recherche de précieux collaborateurs.

Si vous souhaitez contribuer au processus créatif des jeunes en tant que lecteur-critique, contactez Pierrette Denault (pideno@videotron.ca) pour manifester votre intérêt.

Martine Théberge, coordonnatrice 2014-2015

À vendre

par l'auteur : *Le secret de Victoire DuChêne*,
aux Éditions de Mine,
un drame humain...

d'une grand-mère à sa petite fille,
roman de Nicolle Legault
20 \$ (24 \$ par la poste).

2752 rue Dussault, Sherbrooke, Qc, J1L 2Z8
819-566-4775 - nicollego@videotron.ca

**La rubrique
Ricochet
fait relâche
jusqu'à la prochaine parution**

SALON DU LIVRE DE L'ESTRIE 2014

L'AAAE sera de nouveau présente au Salon du livre de l'Estrie.

Au programme: séances de signatures de nos membres pendant toute la durée de l'activité, lancement collectif des auteures et auteurs ayant publié dans l'année et, le vendredi, 17 octobre, à compter de 19h00, dévoilement des lauréates ou lauréats des Prix Alfred-DesRochers et Alphonse-Desjardins.

La programmation complète du Salon sera en ligne à compter du 6 octobre.

À noter: présenter sa carte de membre à l'entrée pour un accès gratuit.

Nos membres rayonnent à l'échelle provinciale

Pierrette Denault



En août dernier, l'Université du Québec à Rimouski honorait cinq membres de l'AAAE dans le cadre des activités de l'Université d'été en lettres et création littéraire. Sous la gouverne de Camille Deslauriers, professeure de création littéraire à l'UQAR, Lise Blouin, Georges Desmeules, Lynda Dion, Christiane Lahaie et Michèle Plomer ont participé à des tables rondes, à des lectures publiques et à des causeries littéraires dans les décors magnifiques et grandioses qu'offre la région du Bas-du-Fleuve.

Michèle Plomer a pavé la voie, en ouvrant la deuxième édition de l'Université d'été en lettres et création littéraire le 10 août, par le biais d'une randonnée littéraire aux Jardins de Métis. Le lendemain, l'auteure magoise a été la vedette d'une causerie littéraire à la brasserie *Le bien le malt*.

Le 13 août, une causerie littéraire au café-bistro *Le Bercail* a convié Christiane Lahaie à présenter son travail de création. Par ailleurs, lors du brunch littéraire du 16 août au resto *Les complices*, Lise Blouin a offert une

remarquable prestation sur sa conception de l'écriture. Georges Desmeules, de son côté, a entretenu l'assistance sur son approche plus cérébrale de la littérature et sur l'inspiration qu'il trouve dans les grands mythes de l'Occident. Enfin, une Lynda Dion fidèle à elle-même a livré des propos empreints d'émotion et de fougue, au grand plaisir du public présent. En soirée, un grand spectacle littéraire intitulé « Lectures en écho » a réuni ces quatre auteurs avec les écrivains de l'UELCL et les membres de l'Exil à la brasserie *Le bien le malt*.

L'UELCL de l'UQAR offrait, pour une deuxième année, un stage d'une durée de deux semaines, lequel comprenait des ateliers d'écriture avec des écrivains chevronnés (notamment, Élise Turcotte et Robert Lalonde). Ouvert à tous et à toutes, bien que le nombre d'inscriptions soit limité, le stage donne trois crédits universitaires de niveau baccalauréat. À surveiller : la troisième édition de l'UELCL en 2015 !

Plus d'infos sur l'UELCL : www.creationlitteraire.org

La littérature pour l'enfance et la jeunesse

Suzanne Pouliot

Pourquoi écrire sur la littérature qui a bercé une partie de mon enfance et de ma jeunesse, qui a marqué mon imaginaire, ma sensibilité en me faisant voyager avec des personnages de tailles différentes : ogres, géants ou fées, sorciers ou princes, situés en différents lieux vraisemblables ou non ?

Sans doute parce que cette littérature a constitué la toute première couche culturelle qui s'est déposée en moi et qui m'a permis de rêver, d'imaginer, de créer, de compatir, de sympathiser, de comprendre, de comparer, de relier des lieux à d'autres lieux et des personnages d'hier à ceux d'aujourd'hui, d'appréhender le monde et de comprendre, un peu mieux, mon humaine condition.

Cette littérature, aux formes si diverses (poèmes, comptines, contes, légendes, fables, bandes dessinées, romans, documentaires, pièces de théâtre, revues), m'a doucement introduite au cœur des mots, des sons, des rythmes qui éclairent et scandent ma vie. « *Anne, Anne, ma sœur Anne, que vois-tu venir? Je ne vois que le ciel qui poudroie et l'herbe qui verdoie* », ai-je répété, enfant, tant cette phrase rythmée m'émerveillait par sa sonorité et les images colorées qu'elle générait. Je suis redevable aux nombreux auteurs, d'origines diverses, qui m'ont procuré de grands moments de joie à explorer des mondes nouveaux, surprenants et fascinants. J'ai découvert, très tôt, le bonheur de lire des albums, puis d'en lire autant à des petits qu'à des plus grands, assis sur des fauteils, sur le sable, en voiture ou ailleurs.

Chez moi, il y a une variété de livres pour tous les âges. J'ai plusieurs livres tout carton pour les petites mains qui aiment tourner les pages, pointer les objets et tenter de les nommer. J'aime la série des *Binou* et des *Toupie* tant pour l'allure fantaisiste des personnages aux rondeurs colorées qui sautent, culbutent, dansent, discutent, échangent, crient et rient.

Il y a également des séries centrées sur un personnage principal aux prises avec le réel, les camarades de jeu, les parents. C'est le cas des séries albumiques *Sophie*, *Zunik*, et *Jiji et son tamanoir-mangeur-de fourmis-pour-vrai* qui enchantent les enfants d'âge préscolaire tant par leurs facéties, leur curiosité, leur naïveté. Comme les enfants qui se reconnaissent dans ces personnages qui, comme eux, mangent, jouent, se disputent, enfreignent les règlements, se blessent, se salissent, craignent la noirceur de la nuit et le bonhomme Sept heure, je reconnais en moi l'enfant qui sommeille et veille. Il ne demande qu'à s'émerveiller, à rire et à s'amuser, en présence de ces êtres de papier aux multiples pouvoirs.

Dans une des chambres de ma maison, il y a un grand coffre de bois, dans lequel se trouvent des recueils de poésie, des fables parodiées ou pastichées de monsieur de Lafontaine, des légendes d'ici et d'ailleurs. J'ai un faible pour la légende de Rose Latulipe, adaptée à deux reprises par Robert Soulières et illustrée par Stéphane Jorisch. Cet album légendaire a paru aux éditions Ovale

en 1985, et aux éditions Les 400 coups, dix ans plus tard. Plusieurs années après sa transmission orale, la légende de la danse du diable continue de me fasciner, de m'étourdir, de m'interpeller sur les croyances bien ancrées d'une époque à peine révolue. D'autres auteurs québécois s'approprient le patrimoine littéraire et l'adaptent au contexte contemporain en introduisant de nouveaux éléments au goût du jour. Ces réécritures m'amuse et m'invitent à imaginer d'autres alliances littéraires, par-delà le temps. « *Et s'il y avait une suite à ce conte, à cette fable, à cette légende, que feraient les personnages ? Où iraient-ils ? Que deviendraient-ils ?* » Et me voilà lancée sur de nouvelles pistes, riches en possibilités littéraires. En sus des albums revisités, des recueils de poésie et des bandes dessinées, les ouvrages de gai savoir répondent aux mille et une questions qui assaillent les jeunes et les moins jeunes dont je suis. « *D'où viennent les astres ? Qu'y a-t-il dans et sous la terre ? Pourquoi et comment les dinosaures sont-ils disparus ? Pourquoi y a-t-il des guerres ? Des ouragans ? Des cataclysmes ? Où va-t-on après la mort ? Est-ce que mourir, c'est aussi dormir, mais autrement ? Est-ce que les plantes renaissent ? Pourquoi, y a-t-il des religions ? Dieu existe-t-il ?* » En somme, je suis fascinée par l'étendue des questions auxquelles les nombreux ouvrages publiés, ici et là, tentent de répondre. Parfois, les documentaires feuilletés ou lus suscitent de nouvelles pistes de réflexion ou d'observations et invitent à fréquenter d'autres ouvrages plus fournis en explications, en schémas, en illustrations, en coupes longitudinales. Dans mon environnement, les premiers romans abondent. Ces livres, ponctués d'illustrations qui scandent la lecture, consolident

les apprentissages formels des jeunes et leur offrent leurs premières lectures autonomes. Certaines collections québécoises ciblent davantage un lectorat masculin plus réfractaire à la lecture. Elles leur offrent une gamme de livres centrés sur les sports, le monde des sciences, la navigation, la philatélie, les collections de coquillages, et j'en passe, tant la gamme des sujets traités et abordés est immense. Le ton est humoristique et pétri de dialogues dynamiques pour maintenir l'intérêt d'un lectorat aux compétences lecturelles encore un peu fragiles. À cette fin, les auteurs parsèment leurs textes de calembours, de problèmes à résoudre, de caricatures, de jeux. Les personnages romanesques vivent-ils ce que je vis, me suis-je souvent demandé. À maintes reprises, je me suis identifiée à leur peine, leur joie, leur peur, leur anxiété, leur douleur, leur courage. « *Au fait, comment Guillaume a-t-il guéri son problème de bégaiement ? Comment vivre après la mort d'un être cher (un parent, un frère ou une sœur, un animal) ?* J'avoue que les personnages romanesques ont apaisé la lectrice adolescente que j'étais aux prises avec une multitude de peurs, en lui proposant des solutions provisoires. Au fil de mes lectures, les auteurs et les créateurs d'images m'ont suggéré, à leur façon, des pistes de solution aux problèmes reliés à la solitude, à l'intimidation, à la maladie, aux handicaps physiques, à l'exil, à l'amour naissant, le tout présenté dans une langue riche, éblouissante et chargée de sens. En contexte interculturel, plusieurs auteurs québécois abordent le thème de l'altérité et l'introduisent de diverses façons : un récit de voyage, des lettres adressées à un ami ou un parent, des poèmes qui marquent la tristesse ou le bonheur, des chansons qui

réveillent des souvenirs, des références cinématographiques qui gravent des moments heureux ou moins heureux, des rencontres fortuites qui changent la trajectoire d'une vie. Dans ces récits de vie fictionnels, les personnages voyagent seuls ou avec des aînés, découvrent d'autres façons de vivre, de penser et parfois d'aimer, connaissent l'exil ou l'abandon et découvrent l'exploitation, l'amitié, l'entraide, la solidarité, voire la spiritualité. Lorsque je voyage avec ces êtres multiformes, je découvre de nouvelles contrées géographiques et psychologiques, des êtres confrontés à la lourdeur du quotidien ou à la légèreté de l'amitié. Je ne me lasse pas de ces déplacements sur terre, dans les mers et dans les airs, puisque les perspectives qui me sont offertes sont infinies, sur papier.

La littérature d'enfance et de jeunesse, la marraine de mes premières lectures, est, indirectement, à l'origine de mes lectures de jeune adulte et d'adulte. Elle a formé l'humus de mes lectures actuelles, les a orientées et balisées. Grâce à cette première littérature, j'ai pu, plus tard, me délecter des propos du poète Homère, de Montesquieu, de Montaigne et de Molière. Ces premières lectures d'enfance et de jeunesse m'ont conduites jusqu'à Pierre Lemaître, St-Exupéry, Marguerite Yourcenar et Marguerite Duras, sans oublier les milliers d'auteurs traduits dont les œuvres lues ou fréquentées ont tissé, en moi, un faisceau de références poétiques, esthétiques, encyclopédiques, philosophiques, historiques, scientifiques et bibliques. Les auteurs franco-qubécois de Crémazie à Laure Conan, en passant par Anne Hébert et Gabrielle Roy, pour ne citer que quelques auteurs, m'ont fait vivre, en

partage, de merveilleuses aventures littéraires, m'ont ouvert des horizons à la fois lumineux, sombres et sanguinaires. Ils m'ont présenté des personnages écorchés par la vie ou résilients, malgré les obstacles rencontrés et les douleurs éprouvées.

La littérature d'enfance et de jeunesse a joué un rôle de premier plan dans ma vie adulte puisqu'elle a déterminé mon parcours professionnel d'universitaire. Elle a balisé mon enseignement destiné aux futurs maîtres ou aux maîtres en exercice. En sus de l'enseignement, j'ai réalisé des projets de recherche centrés sur l'édition littéraire, le discours sur la lecture, les représentations multiculturelles, le récit de voyage, les bébés-livres, et j'en passe. Les résultats obtenus ont donné lieu à des articles parus dans des revues professionnelles et scientifiques, à des chapitres de livres, à des livres sur et autour de la littérature pour la jeunesse et à de nombreuses communications. Finalement, en 2013, pour rendre encore plus visible et tangible cette littérature aux nombreux contours, Antoine Sirois et moi-même avons créé un prix destiné à un auteur ou une auteure de littérature pour la jeunesse en Estrie, en collaboration avec l'AAAE. Je souhaite qu'il puisse être décerné, pour la première fois, en 2015.

Au bureau de l'AAAE

Notre responsable des communications, **Jenny Cadieux**, a trouvé du travail à l'étranger. Elle a donc quitté ses fonctions à l'AAAE.

Nous la remercions pour ses bons et loyaux services et lui souhaitons la meilleure des chances dans tous ses projets futurs !

La grande entrevue

avec Yvette Francoli

Un entretien de **Michel Gosselin**

Yvette Francoli est professeure et critique littéraire. Elle est détentrice d'un doctorat ès lettres. Elle a dirigé la section littéraire de la *Revue internationale de langue et de Littérature* et collaboré à la préparation d'une *Anthologie de la Littérature d'Expression Française* (CEC, 1997). Elle a donné de nombreuses communications et conférences sur les littératures francophones, notamment sur l'œuvre d'Anne Hébert, avec la présence de l'auteure, à l'Association des Auteurs de Sherbrooke et aux Midis de la Poésie de Bruxelles. Elle est co-auteure d'une édition critique du roman *Un Homme et son péché* de Claude-Henri Grignon (PUM, 1986 - Prix Gabrielle-Roy de l'Association des Littératures canadiennes et québécoises). Elle a publié une édition critique des *Essais critiques de Louis Dantin* (PMU, 2003, Prix Jean-Ethier-Blais de la Fondation Lionel-Groulx) ; et tout récemment la biographie de Louis Dantin : *Le naufragé du Vaisseau d'or – Les vies secrètes de Louis Dantin* (Del Busso, 2013). Enfin, en voie de publication, toujours aux éditions Del Busso, un essai : *Visages, masques, mascarades de Louis Dantin*, portera sur ses multiples pseudonymes.



M. G. : Vous avez publié en 2002 *Essais critiques I et II* de Louis Dantin portant sur la littérature canadienne-française de 1920 à 1942. Voici que vous venez d'écrire sa biographie, parue l'automne dernier sous le titre du *Le naufragé du Vaisseau d'or. Les vies secrètes de Louis Dantin*. D'où vous vient votre fascination pour cet « être d'exception, par nature et par vocation », comme vous le qualifiez dans *Essais critiques* ? Provient-elle de vos études sur Salvador Dali ?

Y. F. : Plus que fascination, c'est un simple phénomène de « hasard objectif », selon le mot des Surréalistes. Je dois en effet au hasard d'avoir découvert Dali, puis Dantin, ces deux artistes exceptionnels dont la vie renferme bien des secrets restés indéchiffrables. Deux mystificateurs aussi qui se payaient effrontément la tête de leur entourage : l'un avec forfanterie et démesure ; l'autre avec une subtilité teintée d'ironie. J'ai fait de Dali le sujet d'une thèse de doctorat qui porte

sur son apport au mouvement surréaliste français en tant qu'artiste et écrivain. Quant à Dantin, je lui ai consacré trois ouvrages, et le sujet est loin d'être épuisé... Mais la vie de l'un comme de l'autre restera une énigme pour le plus grand nombre... Dali se targuait d'avancer masqué, Dantin s'est caché sous de multiples pseudonymes, doubles, doublures, simulacres et facéties.

S'il y a un lien à faire entre ces deux « génies », il est peut-être dans l'amitié particulière qui liait Dali au grand poète andalou Federico Garcia Lorca ; et Dantin, au jeune poète néophyte Émile Nelligan. Si Dantin a tenté de faire revivre Nelligan par l'écriture en lui consacrant un hommage posthume, Dali, après la mort tragique de Lorca, l'a immortalisé dans ses peintures. Dantin a vécu la disparition de Nelligan comme « un deuil personnel ». Dali, la mort de Lorca, fusillé par les Phalangistes, comme un lancinant remords qui l'a hanté jusqu'à son dernier souffle. Il s'est accusé dans *La Vie secrète de Salvador Dali* d'avoir été responsable de la mort de son ami. Mais les circonstances sont restées assez nébuleuses. Ses peintures sont plus révélatrices que ses écrits, en particulier celles où le visage de Federico apparaît sur la plage de Cadaques, artistiquement dissimulé parmi les fruits d'un compotier (à la manière de l'anamorphose rebaptisée par Dali « paranoïa-critique » !). Ou encore sous la forme nuageuse d'un immense chien afghan qui couvre toute la baie de Cadaques. Réminiscence évidente du film *Le Chien Andalou*, cause de leur rupture et de la fuite précipitée de Lorca à New York.

Dali et Dantin ont également en commun d'avoir été reniés par leur père... mais là s'arrêtent les comparaisons, car les motifs

des désaccords entre pères et fils sont très différents. De même la personnalité et l'histoire de la vie des deux hommes.

M. G. : Vous écrivez dans votre introduction : « Nelligan "mort", Dantin n'eut de cesse de le voir ressusciter de ses cendres, tel le phénix-pélican [...] Le poète est à l'image de cet oiseau mythique qui nourrit ses petits de sa propre chair. » Comment s'est manifestée cette « offrande sacrificielle » dans la vie de Dantin ?

Y. F. : Peu après l'internement de Nelligan le 9 août 1899, Dantin s'était empressé d'aller à l'asile rendre visite au malade pour lui faire part de son projet de composer ensemble des vers qu'ils imprimeraient de leurs mains en éditions intimes pour les seuls amants de la poésie. Mais, selon le témoignage de Gabriel Nadeau, « après avoir vu le jeune homme dans sa cellule de dément, Dantin avait compris qu'il ne lui restait plus une parcelle même d'intelligence. La névrose avait tout consumé, tout emporté ». Il lui faudrait donc réaliser entièrement seul ce travail : « Ce serait un hommage posthume à ce mort encore vivant ». Ici, il faut évidemment lire entre les lignes. En réalité, il était venu s'assurer qu'il pourrait sans plus tarder procéder en toute liberté à la composition de l'ouvrage qu'il avait déjà sur le métier et employer des « surnuméraires » pour l'aider à son impression, ainsi qu'en témoigne une de ses lettres à Olivar Asselin. Il allait pouvoir œuvrer à sa guise et même faire passer ses propres créations pour celles du « mort ». Puisqu'il lui était impossible de publier sous son propre nom, il le ferait sous un nom d'emprunt. Peu importe s'il lui faudrait se contenter de *l'auris fama* par personne interposée. C'était le prix à payer

pour voir ses poésies rassemblées en recueil.

M. G. : Ferdinand Joseph Eugène Sears, de son vrai nom, quitte à 18 ans le Collège de Montréal pour New York d'où il s'embarque pour l'Europe et entre au noviciat des Pères du Saint-Sacrement de Bruxelles. Une dizaine d'années plus tard, il défroque. Son père ne lui pardonnera jamais d'avoir abandonné les ordres, allant même jusqu'à le déshériter. Comment il a vécu cet anathème ?

Y. F. : Il était entré dans les ordres sous la pression de quelques religieux zélés, mais il devait amèrement le regretter sans pouvoir revenir sur sa décision par crainte de la réaction indignée de son entourage. Ce fut le grand drame de sa vie. Dix ans plus tard, quand il tentera de se libérer, il sera ramené de force à Montréal. Plus rien ne serait jamais comme avant. Il avait brutalement tout perdu : l'affection de sa famille, son honneur, ses privilèges de prélat, la considération de ses pairs. Il ne faut pas oublier qu'il n'était pas un simple prêtre contemplatif, mais l'Assistant général de sa congrégation et le Supérieur de la Maison de Paris, et il n'avait alors que 28 ans. Il endurera ce calvaire dix années supplémentaires, sans jamais contenter personne, et encore moins sa famille. Il n'était plus, selon ses propres mots, qu'un « déclassé », « un lépreux », « un raté »... Comme il ne pouvait rien attendre d'une société qui le traitait en paria et qu'il méprisait pour son étroitesse d'esprit, il finira de guerre lasse par abandonner définitivement les ordres et s'exiler aux USA. Mais l'exil s'avéra une mort lente et douloureuse. À l'exemple de Crémazie, il fut isolé dans la vie comme il le fut dans la mort.

M. G. : Dès son retour à Montréal, il apprend le métier de typographe « pour tromper sa solitude et ses idées suicidaires » et écrit articles et poèmes dans différents journaux et revues. A-t-il été un membre important de l'École littéraire de Montréal et qu'en est-il d'Émile Nelligan dans ce « cénacle littéraire » ?

Y. F. : Oui, il apprend le métier de typographe, car il a en tête le projet de fonder une revue parallèle au *Messager du Saint-Sacrement* de Paris qu'il avait dirigée avant d'être nommé supérieur du couvent de Bruxelles. Non seulement il en rédigeait à lui seul tous les textes, mais il en profitait pour publier régulièrement, sous le nom de Serge Usène (anagramme de son patronyme Eugène Seers), ses poésies mystiques, principalement des sonnets diptyques, genre qui avait eu beaucoup de difficulté à naître au pays, ainsi qu'il l'a déclaré dans une étude (parue sous un autre nom que le sien) sur « Le sonnet », sous-titrée « Essai de critique sur M. Arthur de Bussièrès ». Toutes ses poésies feront l'objet d'un ouvrage, *Franges d'Autel*, et pour ne pas donner l'impression d'y être omniprésent, il avait ajouté quelques compositions signées Fréchette, Ferland, Rainer, Lagacé, Bussièrès, Nelligan...

Parallèlement, il menait dans la clandestinité le rôle de guide auprès des jeunes artistes et poètes. Son but : développer le goût des arts et surtout le goût littéraire qui était alors l'apanage d'un petit nombre qui ne comptait pas encore. En témoigne un long article, signé du nom d'un ami d'enfance, qui a pour double but de présenter Louis Dantin, « un retour d'Europe », sur la scène littéraire et artistique montréalaise, et de faire la publicité de ses amis les jeunes

peintres : Beau, Leduc, Franchères, Dyonnet et surtout Charles Gill pour lequel il semble avoir voué une admiration quelque peu exaltée. Il avoue les connaître tous intimement et les rencontrer les samedis soirs au Bar Réber où il est accueilli à bras ouverts. Après les artistes, il s'était mis en tête de lancer les jeunes poètes. Il commença par chanter les louanges d'un « sonnettiste » inconnu : Arthur de Bussières, au talent égal à celui de José Maria de Heredia, mais qui, selon Olivar Asselin qui l'avait eu à son service, ne savait pas accorder l'adjectif avec le nom ni le verbe avec le sujet...

Puis, il entreprit de faire pareillement connaître Nelligan, un autre jeune poète alors inconnu, qui venait lui faire corriger ses textes. Il a dit qu'il avait coutume « de prendre la goutte au Petit Windsor » avec lui et ses camarades, les jeunes poètes frais émoulus de rhétorique qui allaient se rallier sous la bannière de l'École littéraire de Montréal, et qu'il encourageait à venir lui présenter leurs créations pour publication dans *Le Petit Messenger*. Non seulement il assistait à leurs réunions publiques, mais il publiait sous divers pseudonymes dans les mêmes journaux qu'eux (*Le Samedi, Le Passe-Temps, Les Débats, Le Monde Illustré...*).

M.G. : Au début de 1904, cinq ans après l'internement de Nelligan à l'asile, paraît *Émile Nelligan et son Œuvre*, livre qui rassemble « les poèmes laissés par son jeune ami », poèmes que Dantin a débroussaillés, classés, corrigés, complétés, réécrits et transcrits au propre tout en y glissant des pièces de son cru. Ne relève-t-on pas une certaine ambivalence chez lui quand il écrit à propos de l'œuvre de Nelligan: « Une œuvre géniale écrite par un étranger qui connaît

toutes les finesses d'une langue dont il ignore les rudiments » ? Ou encore : La « nullité d'idées, philosophiques ou autres de Nelligan, le dispensait de toute érudition sérieuse » ?

Y. F. : La tactique de Dantin consiste à interpellier le lecteur par les paradoxes, les invraisemblances et les contradictions de son discours.

Nelligan ne pouvait avoir écrit à lui seul les poèmes qui continuent à faire l'admiration des fervents de la poésie, parce qu'avant de faire la connaissance de celui que Lacourcière appelait son « instituteur », et Gabriel Nadeau « son professeur en grammaire et en prosodie », il était connu de ses confrères pour ses ébauches maladroites qui trahissaient l'inexpérience. Sans compter que bien avant son internement, il était déjà sous l'emprise de la folie. Lacourcière dit dans une lettre à DesRochers qu'« à l'automne 1896, Nelligan était malade » et, comme on sait, c'est un euphémisme couramment employé pour désigner la folie, « la griffe affreuse de la Déraison », pour reprendre le mot de Dantin.

Selon Wyczynski, c'est au début 1898 que la maladie avait commencé à faire ses ravages et, à la fin de l'année, son épuisement intellectuel était total. S'il est vrai que Nelligan « descendait chaque jour d'un degré dans la folie, dernière étape d'une intelligence qui s'enfonçait dans l'abîme » (ce que corroborent les témoins de l'époque, notamment Lucien Mélançon qui, au cours de l'été 1898, note dans son journal : « Nelligan poète, mais fou »), on voit mal comment dans cet état désastreux, et nanti d'un si pauvre bagage culturel, il aurait pu composer, entre 1897 et 1899, à l'insu de tout le monde, ces

petits chefs-d'œuvre dont Dantin a chanté les louanges dans une étude qui fait pas moins de trente pages. Et ce qu'on ignore, c'est que cette étude est calquée sur le modèle de son « essai de critique » sur les sonnets parnassiens de Bussières, un autre jeune « génie » quasi illettré.

Dantin a brossé de Nelligan le portrait d'un Janus à deux visages. D'un côté, c'est un érudit qui, en deux ans seulement, « avait fait le tour des écoles d'avant-garde à l'âge où d'autres balbutient encore la langue des lettres », et qui nous a laissé « une œuvre audacieuse et admirable »... à partir d'« une poussière d'idées et sans une seule idée maîtresse », ce qui est d'autant plus méritoire. De l'autre côté, c'est un écolier paresseux qui n'a jamais rien appris, qui méconnaît la grammaire, la syntaxe, l'orthographe, et qui parle par ouïe-dire des musiciens, artistes et hommes de lettres qui ont inspiré ses créations - ce que Robertine Barry confirmera quand, à la sortie de *Nelligan et son œuvre*, elle tiendra à souligner que ce n'est pas dans l'étude qu'il avait acquis cette maîtrise de l'art poétique, car il n'avait lu « que quelques auteurs - bien peu » ! Pourtant, c'est Dantin qui professait que « la grammaire est la base essentielle du style et qu'avant de se mettre à faire de la poésie, il faut savoir écrire, car le génie ne s'improvise pas... » C'est Saint-Denys Garneau, je crois, qui disait que le génie ne pousse pas comme les champignons!

Dantin a même prétendu, histoire de provoquer les dévots et les bien-pensants, que Nelligan, sous l'influence de Richepin, s'était cru obligé d'écrire de petits *Blasphèmes* ? Dans une société qui vivait sous la férule de l'Église, comment un adolescent de cette

époque aurait-il pu avoir accès à un ouvrage qualifié de « Bible du matérialisme et du nihilisme » ? Or, en plus d'imiter Richepin, il aurait offert « en libation *L'Idiot putride* à Rollinat », un autre poète anticlérical endiablé, connu pour ses poésies macabres, névrotiques, à connotations lubriques et le plus souvent marquées du signe de la folie, cette « tarentule du chaos », comme il l'appelait. De toute évidence, Dantin s'amuse aux dépens de ses lecteurs, en particulier de ceux qui savent, comme ses condisciples, que ses éloges à l'adresse de Nelligan sont l'apologie du rôle qu'il a lui-même joué dans cette œuvre... quitte à créer un problème de critique littéraire presque insoluble, problème qu'il avait prévu et dont il riait sous cape, ainsi que le soulignera le père Boismenu dans un article resté lettre morte... et pour cause!

M. G. : Quelques mois plutôt, juste avant la publication, Dantin a quitté précipitamment sa communauté pour se réfugier à Cambridge, près de Boston. Commence alors pour lui une longue descente aux enfers. Pourquoi ce départ précipité et cet exil jusqu'à la fin de sa vie ?

Y. F. : Sa descente aux enfers avait commencé bien avant son départ précipité pour les USA. Les vraies causes sont restées assez obscures. Selon Lacourcière, les pères du Saint-Sacrement auraient découvert qu'il imprimait les poésies de Nelligan sur leur presse et en auraient pris ombrage. Les pères disent que ce sont « les amours du père Seers » qui ont précipité les choses. Quelle que soit la raison, on s'étonne qu'on ne lui ait pas laissé la chance d'achever l'impression de *Nelligan et son œuvre*. Il n'avait pu en imprimer que 72 pages. C'est à Charles Gill

que fut confié le rôle de chercher un nouvel éditeur et de superviser la finition du travail. On comprend pourquoi Dantin, après avoir encensé de louanges le double talent de peintre-poète de Gill, n'avait plus pour lui que dédain. Gill avait non seulement usurpé sa place, mais se faisait passer pour le maître d'œuvre de l'ouvrage. Le rôle de Dantin s'était borné à en écrire la préface. Mais la goutte qui avait sans doute fait déborder le vase, c'est quand Gill, à l'occasion du banquet annuel de l'Association des journalistes de Montréal – dont il faisait partie – avait eu l'idée de concocter un menu, sorte de canular de potache, dans lequel le père Seers est - c'est le cas de le dire - le dindon de la farce : il y figure sous forme de « Saucisse défroquée : la sensation d'actualité » et de « Boudin apostolique : la grosse nouvelle du jour ». Le frocard avait engrossé sa petite amie, voilà le grand « scoop » et la grosse plaisanterie du jour!

M. G. : Durant son exil, Dantin a entretenu une nombreuse correspondance avec plusieurs critiques et écrivains dont Olivar Asselin, Jovette Bernier, Robert Choquette, Alfred DesRochers, Marie Le Franc, Louvigny de Montigny, etc. Parmi ces correspondants, il y a DesRochers qui lui propose de travailler à *La Tribune* et de Montigny qui lui demande plusieurs fois de revenir au pays. Pourquoi décline-t-il ces invitations ?

Y. F. : DesRochers souhaitait en effet l'avoir pour collègue à la rédaction de *La Tribune*. Louvigny de Montigny envisageait, avec l'appui du Secrétaire d'État Fernand Rinfret, de lui faire obtenir à Ottawa un poste de correcteur d'imprimerie ou de réviseur. Quant à son ami le sénateur Jules-Édouard Prévost, il avait formé le même projet avec

l'aide de l'Honorable Athanase David. Même son ancienne petite amie belge souhaitait le voir venir finir ses jours auprès d'elle et de sa famille à Bruxelles.

S'il refuse, c'est parce qu'il est maintenant trop tard pour faire marche arrière. Il y avait trop longtemps qu'il était déraciné du sol natal pour envisager une transplantation tardive, et puis il préférait vivre « sous le régime humain et progressif de Roosevelt que sous la férule moyenâgeuse de Duplessis ». Mais c'était surtout à cause de ses antécédents religieux qu'il hésitait : il craignait de créer des embarras à ceux qui lui auraient tendu une main secourable. « Pourrait-on jamais oublier, dans un Québec voué aux plus tyranniques et aux plus sottes intolérances, qu'il était un *défroqué* » ? Voilà pourquoi il s'était résigné aux vicissitudes d'un exil définitif, loin du pays qu'il aimait tant.

M. G. : Si Dantin avait de nombreux admirateurs littéraires, il avait aussi des contempteurs, dont Olivar Asselin, Lucien Parizeau, Albert Pelletier, Claude-Henri Grignon. Qu'en est-il de cette « Affaire Valdombre » ?

Y. F. : Parizeau, Pelletier, Grignon faisaient tous partie de « la Firme d'Asselin » comme l'appelait Dantin. Une firme de démolissage ! Convaincus qu'il n'y avait pas de littérature canadienne-française, ils s'amusaient à mettre en pièces les gens de lettres de leur temps qu'ils accusaient d'être de simples imitateurs des modèles français. Dantin, au contraire, croyait en l'existence de notre littérature et la défendait avec ardeur au grand déplaisir de ces négateurs qui finirent par en prendre ombrage, surtout Grignon qui la déclarait « morte, morte dans l'œuf » et n'aimait pas qu'on le contredise !

C'est une des raisons possibles du désaccord entre Asselin et Dantin. Ils avaient jusque-là tissé par correspondance de solides liens d'amitié intellectuelle, se prêtant mutuellement des livres et prenant plaisir à les commenter. Et soudain c'est la mésentente à propos du roman *Green Mansion* de William Hudson dont le culte panthéiste de la nature rappelait à Dantin les écrits de Rousseau et Chateaubriand. À sa grande surprise, cet ouvrage allait déclencher de la part d'Asselin une violente diatribe sur l'analphabétisme et le manque d'hygiène des sauvages dont s'éprennent les *gentlemen* des romans anglais et américains. Dantin avait compris que c'était un simple prétexte pour lui signifier son dégoût des amours entre Blancs et femmes indigènes. Asselin, qui rentrait de Boston où il avait rendu visite à Dantin, avait découvert que celui-ci habitait le ghetto noir de la ville et entretenait des relations avec des Afro-américaines...

Asselin savait aussi autre chose sur Dantin qu'il avait confié à son jeune disciple et ami Claude-Henri Grignon : il était le « ghost-writer » de Nelligan, selon l'expression anglaise qui a remplacé le « nègre littéraire », politiquement incorrect. C'est dans *Les Pamphlets de Valdombre*, pseudonyme de Grignon, qu'éclate au printemps 1938, ce qu'on a appelé « L'affaire Valdombre ». Grignon disait tenir d'Olivar Asselin qu'un compositeur de génie écrivait les vers de Nelligan, et Nelligan qui était fou les signait, croyant qu'ils étaient de lui. Un an plus tôt, dans une entrevue accordée à la presse, il avait déjà laissé clairement entendre que Nelligan n'était pas l'unique auteur de ses vers.

Des notes d'Asselin, retrouvées dans ses archives, confirment le rôle de toute importance

que Dantin avait joué auprès de Nelligan. Il y est présenté comme « un lettré dévoué à la gloire de Nelligan », qui avait fait tout le travail de composition et poussé la générosité jusqu'à compléter la pensée du jeune malade là où elle faisait défaut... Et « ce pieux travail », il l'avait chapeauté d'un essai qui « démêle les filiations et l'originalité de cette œuvre ».

Pour que Wyczynski ait précisément intitulé sa thèse *Sources et originalité de l'œuvre de Nelligan*, il y a tout lieu de croire qu'il avait eu connaissance lui aussi des notes d'Asselin, même s'il n'en a jamais fait état. Et si nombreuses et érudites sont ces sources ou filiations, et si originales et accomplies les compositions citées et analysées, qu'il est impossible de ne pas en venir à la conclusion que Dantin a non seulement complété et remanié les brouillons de son « protégé », mais que, dans un grand élan de « sagesse patriotique », pour reprendre son expression, il y avait ajouté ses propres créations, et « les meilleures » aux dires de ses anciens condisciples.

Le fait que Dantin n'ait pas récusé lui-même les déclarations de Grignon, mais délégué à sa place son ami Germain Beaulieu, montre qu'il craignait de montrer s'être reconnu dans le portrait peu flatteur que Grignon avait fait de lui. Et puis, il ne voulait pas ajouter l'imposture à l'hérésie, et passer les quelques années qui lui restaient à vivre dans de nouvelles tracasseries.

M. G. : Quand Nelligan s'éteint en novembre 1941, Dantin s'empresse d'écrire *Hommage posthume à Nelligan*, reprenant sa « filiation parallèle » avec Rimbaud. Cette analogie, voire cette gémellité entre Rimbaud/Nelligan et Verlaine/Dantin, il l'a en-

tretenue toute sa vie. Pourquoi ce leitmotiv jusqu'à la fin ?

Y. F. : Oui, c'était le deuxième « Hommage posthume » qu'il lui consacrait. La première fois, Nelligan était un mort-vivant, cette fois-ci était bel et bien mort. L'affaire Valdombre étant encore fraîche dans les mémoires, cet hommage est resté anonyme. Il est sous-titré « Celui que l'on pourrait appeler le Rimbaud canadien ». Il renferme un choix des meilleures pièces, celles qui parlaient le mieux au cœur de Dantin. C'est lui le premier à avoir comparé physiquement et littérairement Nelligan à Rimbaud, ce qu'on répète depuis à satiété.

Dans ses confidences à Gabriel Nadeau, Dantin s'est lui-même qualifié de Pauvre Lélian. Il a aussi baptisé « Pauline » sa doublure féline et féminine. Un autre clin d'œil à Paul Verlaine ! Quant à son double Silvio, le poète-prosateur du *Samedi* de Montréal, c'est Wyczynski qui l'avait baptisé : « ce correspondant canadien-français de Rimbaud ». Dantin était donc un Verlaine mâtiné de Rimbaud ! On s'interroge évidemment sur les raisons secrètes qui ont pu motiver son extraordinaire don de soi, ce sacrifice du Phénix, son oiseau emblématique, qui nourrit ses petits de sa propre chair. Son ami le poète Rosaire-Dion Lévesque l'a qualifié de « travail d'amour »...

M. G. : Eugène Seers a signé ses articles, ses critiques, ses poèmes, etc. sous une vingtaine de pseudonymes. Comment interprétez-vous ce « perpétuel jeu de dupes », cette mystification, ce port du masque ?

Y.F. : D'abord, comme une nécessité, puis comme un jeu et une occasion de se venger de tous ceux qui le tenaient à l'écart comme un pestiféré et qui savaient que c'était lui, le

« défroqué », l'auteur des meilleurs vers de Nelligan, mais qui n'aurait jamais osé répéter publiquement ce qui se disait en coulisses de crainte de se voir excommuniés. Et peu à peu, il avait pris goût à ce jeu de cache-cache. Cela l'amusait de changer d'identité comme le serpent change de peau tout en restant identique. Il s'est flatté d'abriter en lui une multitude de personnages et d'être doté d'une âme qui pourrait diriger facilement deux ou trois corps. Il avait aussi conscience de sa valeur, de ses multiples dons. Il aurait pu être musicien, peintre, poète, il n'avait qu'à choisir. Et ce sentiment de sa propre importance s'accompagnait du besoin d'être reconnu, admiré, compris de son entourage. Malheureusement, il en avait été banni. Pour se protéger contre ce rejet douloureux, pour oublier sa rancœur, il s'était isolé dans l'écriture. Ce fut la planche de salut du « naufragé », un moyen de donner libre cours à ses talents jusqu'ici brimés, fût-ce à l'abri de noms d'emprunt. Son cas n'est pas unique dans l'histoire des lettres. Le plus connu est Auguste Maquet, la cheville ouvrière des romans d'Alexandre Dumas. Molière aurait servi de prête-nom à Corneille. Sous la signature de Shakespeare se cachait le Comte d'Oxford Edward de Vere... Mais le cas le plus insolite est certainement celui de Romain Kacew, alias Romain Gary qui remporta le Prix Goncourt sous ce nom, puis une seconde fois sous celui d'Émile Ajar, incarné en la personne d'un parent bienveillant, Paul Pavlowitch. C'est sous le masque de Nelligan que Dantin s'est révélé tel qu'il était dans le secret de son âme. C'est là que l'impénitent facétieux fait son autoportrait et pousse la gageure jusqu'à doter cet adolescent blond

aux yeux bleus de sa propre chevelure d'ébène et de ses « yeux très noirs où rutilait l'intelligence ». Une intelligence d'élite, selon tous ceux qui ont eu le privilège de le rencontrer.

M. G. : Croyez-vous que votre étude sur *Le naufragé du Vaisseau d'or* redonnera à « cet être d'exception » la place qui lui revient dans notre littérature ?

Y. F. : Dantin est de loin l'intellectuel le plus brillant de la littérature québécoise. C'est pour le faire sortir de l'ombre où il avait été contraint de se réfugier que j'ai entrepris ce travail... tout en sachant qu'il ne serait pas

facile de révéler au grand jour la plus grande mystification de l'histoire de nos lettres sans écorner le sacro-saint mythe Nelligan et mécontenter ceux qui préfèrent la légende à la simple réalité des faits. L'œuvre de Nelligan excite l'imagination au point qu'il est difficile de la juger avec mesure et objectivité. Pourtant, il fallait bien un jour ou l'autre briser le mur de l'indifférence et de l'ignorance du public conditionné depuis plus d'un siècle à ne voir en Dantin que l'instrument qui a apporté « la gloire à Nelligan et rien de plus ». L'histoire littéraire l'exige. C'est une question de probité intellectuelle.

« Chut, je lis »

Yvette Francoli

Le Centre Anne Hébert de l'Université de Sherbrooke vient de diffuser, pour la première fois en format numérique, le numéro 13 de ses *Cahiers* : « Legs d'Anne Hébert - lectures - intertextualités – transmissions », auquel ont collaboré des chercheurs du Québec, du Canada, de Pologne, d'Espagne, d'Italie et du Mexique. C'est dire l'intérêt que suscite toujours un peu partout dans le monde l'œuvre de cette grande dame de nos lettres.

De ce remarquable florilège d'études (mythocritiques, intertextuelles, intratextuelles, transculturelles, symboliques, structurales...), j'ai retenu tout particulièrement celle de Carmen Mata Barraeiro de la Universidad Complutense de Madrid qui fait un parallèle assez inattendu, voire insolite, mais fort éclairant, entre *Un habit de lumière* d'Anne Hébert et certaines œuvres théâtrales et

poétiques de Federico Garcia Lorca, telles que *El Publico* et *El romancero Gitano*, ouvrages que l'écrivaine possédait dans sa bibliothèque, en version française, et dont elle se serait inspirée pour recréer, dans un décor parisien, le monde violent et cruel de la tauromachie avec ses ombres et ses lumières (*Luz y Sombra*) et sa coexistence de la *feria* et de la mort. Sur cette toile de fond symbolique évoluent un couple d'émigrés espagnols et leur fils, Miguel Almevida (*alma* = âme, et *vida* = vie), « un jeune torero en habit de lumière », éphèbe efféminé qui aurait voulu être une fille pour se marier avec Jean Ephrem de la Tour, sorte d'Ange des Ténèbres, dont l'abandon le poussera au suicide. Autre similitude troublante avec l'un des personnages homosexuels d'*El Publico*. Miguel finit par se noyer dans les eaux troubles de la Seine, tout comme avant lui

François dans les eaux tumultueuses du « Torrent ». Michel se laisse mourir enca-bané dans *Les Chambres de bois...* et Saint-Denys Garneau est retrouvé mort au bord de la rivière où il avait fait une randonnée en barque. L'œuvre d'Anne Hébert reste fi-dèle à ses grands thèmes, motifs, obsessions et pulsions mortifères. Chaque étude de ce passionnant *Cahier* en est l'illustration.

Lien internet :

<http://www.usherbrooke.ca/leseditions/>

« Chut, je lis »

Robert Lalonde nous parle et nous lit un extrait de son coup de cœur de l'été, *Tout foutre en l'air* de Simon Lanctôt :

<http://www.lafabriquculturelle.tv/capsules/1979/robert-lalonde-tout-foutre-en-l-air>

Des nouvelles de nos membres

Pourquoi écrire et publier au sujet de Compostelle

Serge Malouin

Il est assez normal, quand on revient d'un pèlerinage sur un des chemins de Compostelle, de vouloir en parler ; on veut partager son expérience, ses émotions et les rencontres avec des gens d'un peu partout sur la planète. Cependant, qu'est-ce qui amène une personne à vouloir écrire un livre sur les pas qu'il a parcourus et, surtout, à le publier ? Si l'on en juge par les propos de Jean-Christophe Rufin, écrivain confirmé et membre de l'Académie française, dans son *Immortelle randonnée : Compostelle malgré moi*, l'idée d'écrire ses difficultés et ses plaisirs vécus sur le Chemin de Compostelle ne lui est pas venue au départ ; elle « s'est imposée » à lui après son retour. Il n'avait donc pas l'intention d'écrire un livre sur son expérience. Il affirme même ne pas avoir pris de notes au cours de ses jours de marche.

Alors, la question revient : pourquoi écrire et publier « son pèlerinage » ? La première réponse, un peu simpliste je l'avoue, est qu'on le fait pour pouvoir montrer que l'on a marché 200, 800, voire 1600 kilomètres. Cette conclusion appellerait alors une analyse des motivations du pèlerin ; est-ce que l'on partirait pour Compostelle afin d'affirmer que l'on est meilleur que les autres ? Après avoir rencontré des centaines de personnes avant et après leur marche, il me faut répondre par la négative ; il y a toujours des inquiétudes sur sa tolérance à l'autre qui risque d'entrer dans sa bulle et avec qui on partage le coucher, avec toutes les odeurs et tous les bruits qui l'accompagnent. S'ajoutent les craintes sur les capacités physiques : est-ce que les genoux vont tenir ? Et les hanches ? Et que dire des ampoules ?

Donc, on élimine la prétention d'être au-dessus des autres, idée qui peut être là avant le départ, mais qui disparaît avec les difficultés de la marche.

Quelle est donc cette idée de partager les moments que l'on a vécus de façon bien personnelle à son retour ? Des organismes, comme l'Association québécoise des pèlerins et amis du Chemin de Saint-Jacques¹, proposent des activités de partage : soirées de témoignages, rencontres informelles autour d'un verre, marches d'échanges, etc. Ces activités permettent aux pèlerins et pèlerines de partager les moments du chemin ou simplement de venir écouter et ressentir les émotions et évoquer les souvenirs qui les ont marqués. Certains vont même présenter des diaporamas, des photos, souvent très nombreuses, qui ont été prises au fil des pas. Déjà le fait de montrer ses photos est une étape de plus qui rend publique la réalisation de la marche et rapproche de la publication d'un livre.

En effet, il y a dans la projection des photos une objectivation, une tentative de fixer, de « concrétiser » son expérience et de la rendre « officielle ». La publication d'un livre sur Compostelle, relatant une marche sur l'un ou l'autre des chemins, tient de cette idée de rendre concrète une expérience qui est souvent spirituelle ; tellement d'événements vécus au cours de la démarche sont hors de l'ordinaire ; l'écriture et la distance que celui qui écrit réussit à mettre entre lui et l'événement deviennent comme une attestation de ce qu'il a vécu. Même les événements ésotériques que raconte Paulo Coelho dans son *Pèlerin de Compostelle* arborent une aura de vérité qui fait en sorte qu'en marchant sur le chemin, on s'attend aussi à rencontrer

un chevalier et des chiens ; l'essentiel est cependant que l'on comprend que la démarche compostellane est une marche initiatique, sans être aussi mystérieuse que celle de Paulo Coelho.

En somme, raconter dans un livre ses espoirs, ses joies, ses douleurs et ses pensées est une façon de s'assurer de les retrouver, de ne pas les oublier ni de les garder pour soi. Quand on vit des expériences aussi fortes, on veut objectiver ses subjectivités ; on marche et tout devient symbole que l'on s'empresse d'interpréter. Mais un symbole est vite oublié, vite effacé puisqu'il participe à notre imagination. Remettre en perspective les premières émotions et difficultés du chemin est nécessaire pour comprendre où l'on se situe à la fin et même au retour. Les mots, bien ancrés dans un livre, deviennent des pierres solides, qui ne risquent pas d'être oubliées. Écrire son expérience d'un chemin de Compostelle, c'est fixer sa pensée d'abord pour soi et ensuite pour les autres. Des dizaines de milliers de personnes marchent sur l'un des nombreux chemins qui les mènent à Saint-Jacques-de-Compostelle chaque année, seules quelques-unes en témoignent vraiment par le biais d'un livre, livre qui devient une attestation publique d'une expérience personnelle qui aurait pu être éphémère.

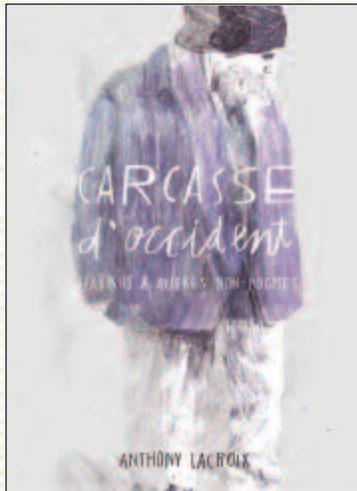
Juillet 2014

¹ L'association a un site sur lequel on peut trouver une bibliographie de publications sur Compostelle : <http://www.duquebecacompostelle.org/selection/docu.shtml>

² Serge Malouin a marché 5 fois sur des chemins de Compostelle, 2002, 2004, 2005, 2008 et 2011, et jamais sur les mêmes sentiers. Il a publié en 2003 *Marcher en couple sur le Chemin de Compostelle* chez Formatexte enr. et, en 2005, *Des pas en images sur le Chemin de Compostelle*.

Critique de livres

Georges Desmeules



**Anthony Lacroix, *Carcasse d'Occident*.
Haïkus et autres non-poèmes, Sherbrooke,
Fond'tonne, 2014.**

Le titre bien choisi du premier recueil d'Anthony Lacroix indique comment les matières s'y amalgament. L'Occident et les Haïkus s'emboîtent tels des véhicules conduits avec la folle désinvolture d'un James Dean.

L'inspiration, l'auteur la trouve tout autant chez Miron, qu'il convoque d'entrée de jeu, «dans l'éphémère de grâce et d'amitié» ou «enfanter l'émeute», que dans le «Speak white» de Michèle Lalonde ou dans les images de décrépitude urbaine de Denis Vanier. On trouve aussi des échos à Nelligan, dans un «Soir d'hiver» où la vitre n'évoque plus un jardin de givre, mais la neige qui scarifie l'écran d'un téléviseur. Si Anthony Lacroix intercale des haïkus, comme autant de prises d'air dans une poésie aux formes libres, il entrouvre aussi, comme pour se moquer, les ouvrages de rhétorique. Dans «Hémistiche», il camoufle quelques sizains qui finis-

sent par former un quatrain alexandrin, tel un code, dans une poésie qui avoue qu'il «est encore trop tôt pour les grandes phrases». Et pourtant, «aux lignes d'horizon qu'ils ont à refléter/il y a des restants de rêve avant l'aurore/j'ai envie de caresses qui collent à la peau/au moment où les millièmes de secondes». Les ailes froissées des géants dont Lacroix s'inspire ne l'empêchent pas de voler. L'oxydant désigne aussi tout agent de corrosion. On lit ainsi la corruption dans ses carcasses oxydées. À coups d'oxymores, d'antiphrases, de paradoxes, Lacroix raconte les fleurs du mal d'Hochelaga, les caresses qui se donnent à coups de poings, les rêves oubliés d'un peuple qui se souvient. Quand la police embarque l'espoir, les mains liées, mais que les idées gardent les genoux droits, Lacroix donne corps aux sentiments et aux émotions dans des images qu'il mesure avec ses propres règles, pour écrire une histoire qui ne regarde pas que lui, une histoire qui nous regarde toutes et tous, une histoire qui préfère parler plutôt que frapper.

Frank Poule, dans une très belle préface, n'hésite pas à jouer, lui, la partition de l'homme et l'œuvre. Il rappelle comment prit forme la parole d'Anthony, comment son soufflé s'approfondit à force de prises de parole. Comment l'ouvrage, cent fois remis sur le métier, acquiert une autonomie qui fait passer pour de l'inspiration ce qui dépend de répétitions obstinées. Tout ça pour dire qu'il faut lire ces carcasses et écouter la corrosion de ces mots qui chatouillent nos oreilles.